



ÉLOGE

DE M. DE JUSSIEU.

ANTOINE DE JUSSIEU, Écuyer, Conseiller, Secrétaire du Roi, Maison, Couronne de France & de ses Finances; Docteur en Médecine des Facultés de Paris & de Montpellier, Professeur & Démonstrateur au Jardin royal, de la Société royale de Londres & de l'Académie royale des Sciences de Berlin, naquit à Lyon le 8 Juillet 1686, de Laurent de Jussieu, Docteur en Médecine, puis Maître Apothicaire en la même ville, & de Lucie Cousin.

Il étoit le second de seize enfans, desquels il ne reste aujourd'hui que les deux M.^{rs} de Jussieu, Membres de cette Académie, & un autre qui ne s'est point adonné aux Sciences.

La quantité d'enfans dont étoit chargé Laurent de Jussieu; ne l'empêcha pas de veiller en père attentif à leur éducation, & de leur procurer tous les secours qui pouvoient contribuer à développer leurs talens: on peut dire que ceux de M. de Jussieu, de même que son amour pour les Plantes & la Botanique, avoient presque sa naissance pour époque, si même ils ne tenoient pas à une cause antérieure. Sa mère eut pendant tout le temps de sa grossesse une forte envie de connoître les Plantes, & travailla même avec l'affiduité la plus laborieuse à se composer un herbier; présage, si l'on veut, de ce que devoit être un jour l'enfant qu'elle portoit. En adoptant l'opinion vulgaire, c'est dommage que les envies de cette espèce ne soient pas plus communes, on ne prendroit probablement pas de grandes précautions pour empêcher les enfans d'en être marqués.

Il fit ses premières études au grand Collège des Jésuites de Lyon. Les principes de religion dont il a toute sa vie été pénétré, & la régularité de mœurs, qui lui étoit comme

naturelle, lui firent croire qu'il étoit appelé à l'état ecclésiastique, & il fut tonsuré à l'âge de quatorze ans; il se trompoit cependant; l'amour de la Botanique né avec lui avoit prévenu cet âge, & ce fut le seul sacrifice qu'il ne put faire à l'état qu'il vouloit embrasser; il passoit à la recherche des plantes tout le temps que ses devoirs lui laissoient libres, & peut-être aussi quelquefois un peu de celui qu'ils auroient pu réclamer; la découverte d'une plante qu'il ne connoissoit pas encore, étoit pour lui un plaisir plus vif que tout ce qu'à son âge on appelle ordinairement des plaisirs; aussi ne négligeoit-il rien pour se le procurer. Ces herborisations si souvent répétées produisirent l'effet qu'on en devoit attendre; elles mirent M. de Jussieu à portée de satisfaire son goût par les connoissances qu'elles lui donnèrent, mais elles en produisirent encore un autre qu'on n'eût peut-être pas si facilement deviné: les peines & les fatigues qu'il essuya dans ces savantes courses, le guériront sans retour de plusieurs infirmités auxquelles il étoit sujet; jamais les plantes prises comme remède n'ont été aussi utiles qu'elles le furent à celui qui ne faisoit que les observer; on eût presque cru qu'elles sentoient l'amour qu'il avoit pour elles, & qu'elles s'efforçoient d'y répondre.

Ce succès inopiné fit que ses parens le retinrent moins sur une passion louable par elle-même, & dont ils espéroient que les devoirs attachés à l'état qu'il avoit embrassé, modéreroient bientôt la violence; ils ne savoient pas combien la Nature est jalouse de ses droits: bientôt les environs de Lyon ne purent plus suffire à la curiosité du jeune Botaniste, il y fallut joindre les Provinces voisines; la Bresse, le Bugey, le Valromey, le Forez, le Beaujolois & même une partie du Dauphiné, furent parcourues avec autant d'avidité que l'avoit été le Lyonnais; & il en revint avec une nombreuse collection de plantes, mais il s'aperçut aisément que sans le secours d'une méthode qui pût mettre dans cette immense récolte un ordre propre à soulager sa mémoire, elle succomberoit bientôt sous le poids d'un pareil cahos: ce fut dans cette vue qu'il crut devoir s'attacher à M. Goiffon, Médecin célèbre agrégé au Collège

de Lyon, sous lequel il étudia les élémens de Botanique, & sur-tout ceux que venoit de publier M. de Tournefort : M. Goiffon ne fut pas long-temps à connoître les talens & le mérite de son disciple, & se livra sans réserve à seconder son ardeur ; il se rencontra même par une circonstance heureuse, que l'activité de M. de Jussieu lui devint comme nécessaire ; il travailloit alors à la description des plantes qui croissent aux environs de Lyon, & les courses du jeune Botaniste lui en fournirent un grand nombre ; pendant que M. de Jussieu se livroit à son inclination pour la Botanique, il faisoit par devoir son cours de Philosophie : cette étude convenoit également à son goût pour la Physique, & à la Théologie nécessaire à l'état qu'il avoit embrassé ; mais quand le cours de Philosophie fut fini & qu'il se vit dans le cas d'opter, il commença à se délier de sa vocation, & après bien des incertitudes il fit part de son état à un Prêtre éclairé, auquel il avoit accordé sa confiance, & à son Professeur de Botanique ; tous deux comme s'ils s'étoient concertés, lui conseillèrent de renoncer à l'état ecclésiastique, dans lequel son inclination pour la Botanique seroit toujours un obstacle à vaincre, & de se livrer à la Médecine, dans laquelle cette même inclination lui seroit extrêmement utile ; il n'eut pas de peine à se rendre à leurs raisons, ni à faire approuver par ses parens le changement d'état qu'on lui proposoit : c'étoit obéir à la voix de la Nature, & lorsque ce qu'elle demande n'intéresse ni la religion ni les mœurs, il vaut toujours mieux avoir à la suivre qu'à la dompter. Dès que le changement d'état de M. de Jussieu fut arrêté, on l'envoya faire ses études de Médecine à Montpellier ; il partit de Lyon dans les derniers mois de 1704, & malgré la rigueur de la saison, il fit le voyage à pied en herborisant ; une place qu'on avoit arrêtée pour lui dans la voiture publique, ne lui servit qu'à mettre la collection de plantes qu'il trouva moyen de recueillir dans sa route, & il arriva à Montpellier sans se ressentir ni du froid ni de la fatigue qu'il avoit essuyés : les passions qui savent faire disparaître les difficultés, auroient-elles donc aussi le pouvoir d'écartier les inconyeniens auxquels elles exposent.

118 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

L'Université de Montpellier comptoit alors au nombre de ses Professeurs M. Chirac & M. Chicoyneau, tous deux depuis successivement premiers Médecins du Roi, & M. Magnol, célèbre Botaniste: l'honneur de cette Académie ne me permet pas même d'omettre ici qu'elle les a vus tous trois au nombre de ses Membres; de tels Professeurs ne devoient certainement pas négliger un disciple semblable à M. de Jussieu; aussi se livrèrent-ils sans réserve à seconder ses heureuses dispositions, & lui de son côté n'omit rien de ce qui pouvoit contribuer à assurer le succès de leurs soins; non content d'assister avec la plus grande assiduité à leurs leçons, son unique délassement étoit de parcourir les environs de Montpellier & d'y chercher des plantes qui lui fussent inconnues; il est vrai que ce seconrs lui manquoit l'hiver, mais il avoit trouvé moyen de se procurer d'autres amusemens: l'Anatomie & la Chimie remplissoient le vuide que laissoit alors la Botanique. M. de la Peyronnie l'eut bientôt distingué de tous ceux qui fréquentoient son amphithéâtre, & lui accorda pleine liberté chez lui; il suivoit en même temps les cours de Chimie de M.^{rs} Didier & la Faveur; mais pour mieux s'instruire il entreprit avec quelques amis aussi zélés que lui, d'établir un petit laboratoire, dans lequel ils répétoient les principales opérations du cours de Chimie de M. Lémery, seul guide qu'on pût avoir en ce temps-là; & pour donner une idée de ceux avec lesquels il s'étoit lié, il nous suffira de dire que le célèbre M. Fizes fut de ce nombre, & que le temps ni l'éloignement n'ont jamais altéré cette liaison.

Ce fut de cette manière que M. de Jussieu passa le temps de ses études à Montpellier; il les termina par une thèse sur la nature & le traitement des plaies: cette thèse étoit, selon l'usage, composée par M. Chirac, son président; mais celui-ci touché de la reconnoissance que M. de Jussieu fit paroître pour M. Goisson, son premier maître, lorsqu'à son retour d'Espagne il passa par Montpellier, n'hésita pas à permettre à son candidat de lui en faire hommage, & de la lui dédier: ce trait qui peint parfaitement le bon cœur de M. de Jussieu,

ne pouvoit être supprimé dans son éloge ; les autres exercices nécessaires suivirent sans interruption celui-ci, & il prit avec applaudissement le bonnet de Docteur le 15 Décembre 1707.

Dans les fréquentes herborisations que faisoit M. de Jussieu, il étoit impossible qu'il ne s'offrît à ses yeux plusieurs faits & plusieurs morceaux d'histoire naturelle, capables de piquer sa curiosité ; il ne leur refusa pas son attention, il en fit différentes collections, il s'attacha sur-tout aux fossiles, dont quelques-uns peuvent être regardés comme des preuves substantielles du déluge, & les autres comme les monumens d'étranges révolutions que plusieurs parties de notre globe doivent avoir éprouvées.

Malgré le charme de toutes ces occupations, M. de Jussieu ne perdoit pas de vue les devoirs qu'il s'étoit imposés ; il savoit que si la théorie de la Médecine se peut acquérir par des études sédentaires, ce n'est qu'auprès des malades qu'on peut prendre ce coup-d'œil si nécessaire à leur guérison, apprendre à reconnoître sûrement la marche de la Nature, & à la débarrasser des obstacles qui la gênent, sans troubler mal-à-propos ses opérations ; en un mot, il savoit que la pratique seule pouvoit faire d'un savant Phyticien un bon Médecin.

Dans cette vue, non-seulement il se rendit extrêmement assidu aux Hôpitaux pour y examiner les symptômes, les accidens & les traitemens des maladies, mais de plus il se mit en pension chez un Médecin, que l'on appeloit fréquemment pour visiter des malades à la campagne, & le suivit constamment dans toutes ses visites ; l'envie de s'instruire dans la pratique étoit sans doute le motif qui l'avoit déterminé à se loger chez ce Médecin, & à l'accompagner ; mais il en avoit encore un autre qu'il ne disoit pas, & dont peut-être il ne s'apercevoit pas lui-même : les visites des autres Médecins ne lui avoient fait voir que les rues de Montpellier, celles-ci lui offroient sur la route mille occasions d'herboriser, dont il profitoit ; c'étoit satisfaire à la fois son goût & son devoir.

Il ne restoit plus à M. de Jussieu que de consacrer à l'utilité de ses concitoyens des talens qui lui avoient tant coûté à

cultiver, mais pour être agrégé au Collège des Médecins de Lyon, il falloit avoir pratiqué la Médecine dans quelque une des villes voisines; il choisit celle de Trévoux, capitale de l'État de Dombes; son séjour cependant n'y fut pas long; la méthode de M. de Tournefort qu'il avoit soigneusement étudiée, l'avoit fait passer de l'admiration qu'elle lui avoit donnée pour son auteur, au desir le plus vif de le connoître personnellement, le temps de ses études l'avoit empêché jusque-là de le satisfaire; maître de lui-même il résolut de le venir joindre à Paris, & partit dans ce dessein en 1708; il s'étoit si bien arrangé, qu'il devoit arriver assez tôt pour profiter du cours que ce sçavant Botaniste faisoit tous les ans au Jardin du Roi; mais les mesures les mieux concertées ne sont pas toujours suivies du succès: il trouva en arrivant celui qu'il étoit venu chercher avec tant de peine, attaqué de la maladie dont il mourut.

Ne pouvant tirer de son voyage le fruit qu'il en attendoit, il résolut de se le rendre utile d'une autre manière: il partit pour aller herboriser dans la Normandie & la Bretagne, & sur-tout sur les côtes maritimes de ces Provinces.

Ce fut au retour de ce voyage que M. Fagon lui donna la place de Professeur au Jardin Royal, qu'avoit possédé M. de Tournefort, & qui étoit devenue une seconde fois vacante par la retraite de M. d'Isnard, depuis Membre de cette Académie, qui lui avoit succédé.

M. de Jussieu en fut extrêmement surpris; sa modestie ne lui permettoit pas de connoître sa supériorité, que l'habile Sur-Intendant du Jardin avoit bien reconnue dans quelques conversations qu'il avoit eues avec le jeune Médecin: c'en fut assez pour lui faire donner sans qu'il la demandât, ni qu'il osât même y penser, une place que plusieurs sollicitoient vivement. Valoir beaucoup & se faire beaucoup valoir, sont deux choses très-différentes, & lorsque les personnes en place veulent favoriser le mérite, ce n'est pas toujours parmi ceux qui sont les plus assidus à leur faire la cour, qu'ils doivent le chercher.

Dès que M. de Jussieu se vit fixé à Paris par cette place,
il

il n'hésita pas à se lier à la Faculté de Médecine de cette Capitale, & y entra en 1710 : nous sommes obligés de rapporter cette date, car on auroit peine à croire que cet homme à qui son seul mérite avoit fait remporter la préférence la plus marquée sur les sollicitations de ses rivaux, avoit à peine vingt-quatre ans lorsqu'il devint le successeur de celui dont il avoit voulu être le disciple. La même année il commença les démonstrations des plantes avec une si grande ardeur & une si grande facilité, qu'il étonna tous ses Auditeurs, au nombre desquels il eut le plaisir de compter M.^{me} sa mère, que l'amour maternel avoit conduite à l'amphitéâtre, pour y être témoin des succès, & si je l'ose dire, du triomphe de son fils.

Aussi-tôt après son Cours, l'envie de procurer au Jardin du Roi plusieurs plantes qui lui manquoient, lui fit entreprendre un nouveau voyage; il parcourut le Languedoc, la Provence, le mont Ventoux & la Sainte-Baume, la vallée de Nice & les Isles d'Hières, & en rapporta une nombreuse collection de plantes, dont il enrichit le Jardin du Roi. Il étoit déjà Membre de cette Académie, où il avoit obtenu le 3 Août 1712, la place d'Élève de M. Marchant, vacante par la retraite de M. de Vieuffens, fils.

Au retour de cette savante expédition, il entreprit un Ouvrage d'un autre genre: le P. Borellier, religieux Dominicain & Bachelier de la Faculté de Médecine de Paris, avoit ramassé dans les voyages qu'il avoit faits en France, en Italie & en Espagne un grand nombre de plantes, dont la plupart n'avoient encore été ni décrites, ni figurées: le Public desiroit depuis long-temps cet Ouvrage, M. de Jussieu entreprit de le satisfaire; il rangea avec un travail immense, sous la méthode de M. de Tournefort, environ quatorze cents plantes que contenoit l'Ouvrage de ce Religieux, ayant eu à lutter dans cet Ouvrage, non-seulement contre le nombre de ces plantes, mais encore contre la confusion & l'obscurité qui naissoient de la différente façon de les décrire; il profita de cette occasion pour donner à M. Fagon une marque publique de sa reconnaissance, en lui dédiant cet Ouvrage; ce savant Médecin

Hist. 1758.

. Q

l'avoit déjà honoré d'une approbation d'autant plus flatteuse pour l'Éditeur, que personne n'étoit plus en état d'en bien juger.

Il étoit bien difficile que la description de tant de plantes étrangères n'inspirât pas à un Botaniste aussi zélé que M. de Jussieu, le plaisir de les voir & de les naturaliser, pour ainsi dire, dans sa patrie; il n'y put résister & forma dès-lors le projet d'un voyage en Espagne & en Portugal, pour y voir les plantes singulières, mentionnées dans l'Ouvrage du P. Barrelier, & celles que M. de Tournefort désigne par l'épithète d'*Hispanica* & de *Lusitanica*; il communiqua ses idées à feu M. l'abbé Bignon, qui frappé de l'utilité qui en pouvoit résulter, fit agréer ce projet à M. le Duc d'Orléans, Régent; les fonds nécessaires furent assignés, & on nomma pour accompagner M. de Jussieu, M. son frère, aujourd'hui Membre de cette Académie, & M. Simonneau, Dessinateur & Graveur de l'Académie, auxquels se joignit D. Juan Salvador, Médecin à Barcelone, intime ami de M.^{rs} de Jussieu; ils prirent leur route par Lyon, visitèrent la mine de cuivre de Saint-Bel, où M. de Jussieu fit sur la nature du gyps des observations qu'il communiqua depuis à l'Académie; de-là ils allèrent à Saint-Chaumont, où indépendamment des plantes qu'ils y trouvèrent, & que M. de Jussieu envoya au Jardin du Roi, il découvrit un autre herbier bien plus singulier, des empreintes de plantes étrangères, & la plupart naissant dans des pays très-éloignés, s'y trouvant sur les lames ou feuillets d'une espèce de terre qui couvre les lits de charbon. On pourroit dire à la lettre, & sans attaquer le moins du monde la certitude de son observation, que son amour pour les Plantes les lui faisoit voir, sinon où elles n'étoient pas, du moins où elles n'étoient plus depuis long-temps.

De-là M. de Jussieu traversa le Languedoc, passa en Catalogne, & ayant visité les principales montagnes du voisinage, il parcourut, toujours herborisant, toute l'Espagne & tout le Portugal, & reprit la route de France, après avoir eu l'honneur de saluer le Prince des Asturies, qui le retint

plusieurs jours à Madrid & à l'Escorial, & voulut qu'il lui rendit compte de son voyage; trait également à la gloire du Prince & du Philosophe voyageur.

A voir la quantité de pays parcourus par M. de Jussieu dans ce voyage, on seroit tenté de croire qu'il y avoit employé plusieurs années; on en auroit encore été bien plus persuadé, en voyant la quantité immense de plantes, de pièces d'Histoire naturelle & d'Observations qu'il en rapportoit: cependant il n'y avoit employé qu'environ dix mois, il & fut de retour assez tôt pour reprendre au Jardin du Roi ses leçons de Botanique, dont M. Vaillant n'avoit presque fait que l'ouverture quand il arriva.

Ce devoir étoit à peine rempli, qu'il repartit précipitamment pour retourner à Lyon joindre M. son frère, avec lequel il alla herboriser dans les endroits les plus impraticables des montagnes de la grande Chartreuse & de l'Os-du-Pont; ce fut près de cette dernière qu'ils trouvèrent une mine de fer singulière, dont ils examinèrent avec soin la nature & l'exploitation, & revinrent enfin à Paris chargés de plusieurs pièces curieuses d'Histoire naturelle, & d'une grande quantité de Plantes qui manquoient au Jardin du Roi.

Ce voyage fut le dernier auquel l'amour des Plantes & de la Botanique engagea M. de Jussieu, & il est temps de le considérer sous une autre forme, relativement aux exercices académiques & aux Ouvrages dont il a enrichi nos Mémoires. Indépendamment de plusieurs descriptions de plantes que nous supprimons, on a de lui une histoire du Café, dans laquelle il fait voir que cette graine est le fruit d'un arbre dont il donne la description la plus détaillée, & non, comme on le croyoit alors, celui d'une plante; celle du kali d'Alicante, qu'il avoit eu lieu d'observer dans son voyage d'Espagne; celle du Cachou, qu'il démontre être purement l'extrait de l'arec, & ne contenir aucune autre drogue, & sur-tout aucune chaux ni aucune terre, comme quelques Physiciens le pensoient; la recherche d'un spécifique contre la dysenterie, connu des Anciens sous le nom de *macer*, & qu'il retrouve dans l'écorce d'un arbre

de Cayenne, nommé *Simarouba*; des expériences sur une espèce de *Chrysantemum*, fort commun aux environs de Paris, & dont la fleur peut fournir plusieurs teintures solides de différentes couleurs; l'examen des causes qui avoient altéré l'eau de la Seine en 1731, qu'il trouve dans la multiplication extraordinaire d'une plante aquatique, à laquelle la sécheresse & le peu de hauteur de l'eau, avoient donné lieu; la description des mines d'Almaden, & la manière d'en tirer le mercure; l'histoire de ce qui a occasionné la naissance & la perfection du magnifique Recueil de Plantes & d'Animaux peints sur vélin, que l'on conserve à la Bibliothèque du Roi; l'observation qu'il eut lieu de faire dans son voyage d'Espagne, d'une fille à qui la langue manquoit absolument, quoiqu'elle s'acquittât très-bien des fonctions auxquelles cet organe semble le plus nécessaire, & sur-tout de la parole; une dissertation sur diverses parties de plantes & d'animaux pétrifiés qui se trouvent en France; une autre sur l'origine des pierres figurées, qu'on nomme *corne d'Ammon*; une sur celle des prétendues pierres de Tonnerre, qu'il fait voir n'être que les haches de pierre à fusil, toutes semblables à celles dont se servoient les Américains, avant que les Européens leur eussent appris l'usage du fer, & qui étoient probablement les armes ou les outils des premiers habitans de nos contrées. Ces Ouvrages & quantité d'autres, que les bornes qui nous sont prescrites nous forcent à supprimer, font également voir le choix judicieux qu'il savoit faire de matières intéressantes, & la manière dont il les traitoit. Malgré la pratique de la Médecine, dans laquelle il étoit très-employé, personne n'étoit plus assidu à nos Assemblées, ni ne s'intéressoit plus vivement à la gloire de l'Académie; ses occupations multipliées ne l'empêchoient pas même de produire quelquefois des Ouvrages détachés: nous avons rapporté le travail qu'il avoit fait sur les observations du P. Borelli; on y peut joindre une addition qu'il fit aux Institutions botaniques de M. de Tournefort, dans l'édition de 1719; un écrit sur les propriétés & l'usage du *Simarouba*; un discours sur les progrès de la Botanique, prononcé à l'ouverture de son Cours

en 1718, & suivi d'une introduction à la connoissance des Plantes, & plusieurs thèses de Médecine soutenues sous sa présidence, & qui doivent moins être regardées comme des thèses, que comme de savantes dissertations.

On sera peut-être surpris de ne pas trouver dans l'énumération de ses écrits, la relation de son voyage en Espagne; mais ses occupations trop multipliées ne lui ont pas permis de la publier.

L'Académie, le Jardin Royal & la pratique de la Médecine, partagèrent entièrement M. de Jussieu depuis son retour d'Espagne: mais je croirois manquer à ce que je dois à sa mémoire, si je négligeois de dire ici que dans l'exercice de la Médecine, c'étoit les pauvres qu'il voyoit de préférence, qu'il les aidoit de ses soins & souvent même d'autres secours, avec l'affiduité la plus exacte & la générosité la plus grande, & que sa mort a été honorée de leurs larmes & de leurs regrets: si la charité chrétienne est au-dessus de nos éloges, au moins sont-ils dûs au bon cœur & à l'humanité.

Ce fut de cette manière qu'il vécut depuis son retour; une vie toujours uniforme & toujours réglée l'avoit préservé d'infirmités, & rien ne paroissoit menacer chez lui d'une fin prochaine; il assista, comme à l'ordinaire, à la dernière Assemblée publique, mais il s'y trouva mal & fut obligé de se retirer; il fit peu de cas de cet accident, que son zèle lui fit regarder comme une foiblesse peu dangereuse, & n'en fut pas moins assidu auprès de ses malades; cependant la prétendue foiblesse étoit l'avant-coureur d'une apoplexie; il en ressentit encore plusieurs, qui lui firent connoître quelle en étoit la nature, mais il n'étoit plus temps d'y remédier, & après avoir mis ordre aux affaires de sa conscience, il mourut paisiblement le 22 Avril de cette année, âgé de soixante-douze ans.

Ce que nous avons dit dans cet éloge suffiroit seul pour peindre le caractère de M. de Jussieu; nous n'y ajouterons plus que deux traits qui le développent encore mieux.

Dès qu'il fut établi à Paris, il se crut chargé de l'éducation de ses frères, qu'il fit venir auprès de lui, & auxquels il donna

les soins les plus tendres & les plus assidus : c'est à ces soins que l'Académie doit deux d'entr'eux, qu'elle se fait honneur de compter au nombre de ses plus dignes Membres.

Il avoit perdu M. son père de bonne heure, mais il conserva long-temps M.^{me} sa mère; à la moindre maladie dont elle étoit, je ne dis pas attaquée, mais même menacée, ce fils que tant d'occupations retenoient attaché dans la Capitale, abandonnoit tout pour voler à son secours; nous n'ajoutons presque rien à la vérité, en disant qu'il y voloit; car, quoiqu'il ne fût nullement accoutumé à l'exercice du cheval, il aimoit souvent mieux s'exposer aux fatigues & aux inconvéniens d'un voyage de cent lieues fait en poste & à franc-étrier, que d'être quelques heures plus tard à portée de la secourir; une sensibilité si honorable pour lui, devoit certainement faire partie de son éloge.

La place de Pensionnaire-Botaniste de M. de Jussieu a été remplie par M. Guettard, Associé dans la même Classe.

